

Gérard Farasse

L'homme qu'on voit de dos

L'homme est entré, costume sombre, cravate, chapeau façon Stetson et, tandis que le grelot de la porte cesse peu à peu de tinter, s'est dirigé vers un rayonnage de cette librairie d'ancien et a mis le nez sur le dos des livres. Les murs sont tapissés de centaines d'ouvrages, la plupart reliés dans des tons fauves et rouges, qui s'accordent avec celui des boiseries et qui jettent un éclat d'incendie sur les lieux.

Le libraire est en train de raccompagner un client dont on ne voit que le dos. Le soleil dore la vitrine et la rend semblable à une icône. C'est une belle journée, une journée légère comme il en est au début du printemps. Le libraire a tourné un bref instant le regard vers le nouvel arrivant, puis est revenu discrètement s'asseoir à sa table de travail où s'entassent des catalogues de ventes aux enchères. Une petite statuette de scribe égyptien, celle d'Ahmès, qui provient sans doute du British Museum, situé non loin de la *David Morgan antiquarian bookshop*, veille sur son travail.

L'homme au chapeau, qui s'est découvert en pénétrant dans ces lieux, comme on fait dans une église, promène un doigt aveugle sur les titres mal lisibles des volumes, hésite entre plusieurs tentations puis extrait l'un d'entre eux des rayonnages. Il l'ouvre. Un parfum retenu captif depuis peut-être plusieurs siècles, enfin délivré, monte à ses narines, l'envahit, et vient embaumer la pièce. L'encre semble encore fraîche, le papier craque.

– Puis-je vous aider ? s'enquiert le libraire.

– Je suis à la recherche d'un ouvrage de Louis Francisque Lélut, *Du démon de Socrate*. Le titre complet...

– *Du démon de Socrate, spécimen d'une application de la science psychologique à celle de l'histoire*. Vous tombez bien. Je viens d'acquérir un lot provenant de l'ancienne bibliothèque de la Salpêtrière, où fut enfermée Manon, et il s'y trouve. On ne s'intéresse plus guère à Lélut.

– Mais aussi pourquoi avoir voulu faire de Socrate un aliéné ? Il lui aura fallu plus de trois cents pages in-octavo pour démontrer qu'il souffrait d'hallucinations.

Tel est le dialogue qu'on peut entendre dans *L'Espion aux yeux froids*, film d'Edward William sorti dans les années soixante. Tel est le code qui permet aux deux agents secrets de se reconnaître.

– Vous n'avez pas été suivi ? demande le libraire en remontant d'un doigt ses lunettes pour mieux lire les documents que lui tend son complice.

– J'ai pris toutes mes précautions, j'ai emprunté le métro.

Le spectateur n'est pas aussi optimiste que ce dernier car il a vu deux hommes, engoncés dans leur trench-coat, à l'air peu recommandable, se hâter à sa suite pour ne pas perdre sa trace. Il apprendra plus tard que le libraire a été poignardé. Un seul coup, mais un coup mortel qui ne peut avoir été porté que par un expert. Pas de traces de lutte. On retrouvera son corps gisant dans une mare de sang dans l'arrière-boutique avec, auprès de lui, l'ouvrage ouvert de Lélut, sur lequel l'inspecteur de Scotland Yard, pour qu'on puisse apprécier sa connaissance du français, ironisera finement, en découvrant qu'il a été édité chez Trinquart : « Il a trinqué », dira-t-il. En vain : personne ne l'a compris.

*

Jacques Besson, dans *Les Cahiers du cinéma*, prétend que l'homme qu'on n'a vu que de dos sortir de la librairie n'est autre que Jorge Luis Borges. Voici les preuves qu'il avance :

- le personnage a le dos légèrement vouté et tient une canne à pommeau ;
- Borges connaissait bien cette librairie et s'y rendait fréquemment lorsqu'il était à Londres. Dans une interview accordée au *Times Literary Supplement* en avril 1969, il aurait même affirmé : « Il n'y a qu'une librairie à Londres, c'est celle de Monsieur David Morgan. »
- le titre original du film est *The blind spy*, ce qui serait une allusion à la cécité de Borges.

David Morgan m'a confirmé que Borges aimait venir perdre quelques heures dans sa librairie lorsqu'il séjournait à Londres. « Il venait respirer l'odeur des vieux livres dont il prétendait qu'elle était enivrante : “Je respire là, disait-il, de façon énigmatique, le parfum du monde. Un monde éternel, ajoutait-il, mais qui, depuis toujours, est entré légèrement en décomposition.” Il aimait les prendre en mains, les palper, les ouvrir, les feuilleter, les humer. Ces livres, il ne pouvait plus, devenu aveugle, que les toucher et les respirer. »

« Parfois il me demandait de lui faire la lecture. Je me souviens de lui avoir lu *Bartleby, the Scrivener*, alors que la philosophie ne l'avait pas encore mis à la mode, *The Body Snatcher* de Stevenson, l'inoubliable Stevenson, et *Candide*, dans la version anglaise de John Butt, “ bien supérieure à l'originale ”, prétendait-il. Il écoutait avec une extrême attention. S'il m'arrivait, dans le feu de la lecture ou par lassitude, de me tromper sur un mot ou de négliger un membre de phrase, il m'arrêtait, et, comme font les enfants, m'obligeait à relire le passage. Je ne suis pas un bon lecteur mais il affirmait, par courtoisie, que ceux qu'on appelle ainsi, à vouloir trop bien servir le texte, multipliant les effets, le desservait. Les livres d'une extrême rareté qu'il m'arrivait de dénicher, je les lui réservais en priorité.

David Morgan a évoqué pour moi les conversations qu'il a eues avec Jorge Luis Borges lors du tournage du film. Ce dernier aimait le cinéma. Il aimait, dans sa jeunesse, fréquenter les petites salles populaires des faubourgs de Buenos Aires et y côtoyer les mauvais garçons. Dans les années trente, il dirigea même les pages de critique cinématographique de la fameuse revue de Victoria Ocampo, *Sur*. Certes, il n'appréciera ni *Les Lumières de la ville* (“ Son manque de réalité n'est comparable qu'à son manque, tout aussi désespérant, d'irréalité ”), à l'exception de “ l'aveugle lumineuse, qui possède le don rare de la beauté ”, ni *Citizen Kane*, qu'il juge “ écrasant ” (“ Il n'est pas intelligent, il est tout simplement génial, dans le sens le plus nocturne et plus allemand de ce vilain mot. ”), mais qu'importe ?

“ Vous savez, me disait-il, ce ne sont pas les frères Lumière qui ont inventé le cinéma, en dépit de leur nom prédestiné, c'est Platon, au livre VII de *La République*. Il imagine que les hommes sont enchaînés dans une caverne et qu'ils ne peuvent voir que les fantômes des choses réelles projetés sur la paroi par un feu situé derrière eux. Les hommes n'ont affaire qu'à des ombres, c'est ce que dit et redit aussi le cinéma. Le cinéma est cette caverne. Et ces ombres, ils les aiment, puisqu'ils s'y rendent, et que toute une industrie puissante s'emploie à les fournir régulièrement d'illusions. ”

“ Avez-vous lu le récent *Gespräche mit Kafka* qui rassemble les souvenirs de son jeune ami, Gustav Janouch ? Il y est question d'une salle de cinéma d'un quartier ouvrier de Prague qui portait un nom curieux, on ne peut plus curieux. Il s'appelait le *Cinéma des*

aveugles. Nous ne sommes pas loin de Platon. Lorsque Janouch lui apprend son existence, Kafka éclate de rire et lui répond : “C’est le nom que devraient en fait porter tous les cinémas. Ces images dansantes n’ont d’autre effet que de vous rendre aveugle à la réalité.” Pourtant, il suffit de le lire un peu pour se rendre compte de l’influence que les films burlesques ont exercée sur son œuvre. Voyez le tandem des deux aides de l’arpenteur dans *Le Château* : il en vient directement. ”

“ Je me suis toujours demandé, poursuit Borges – une conversation avec lui n’est qu’un long monologue –, pourquoi les auteurs de films d’espionnage introduisaient dans leurs œuvres ce lieu : la librairie ; ce personnage : le libraire ; et cet objet : le livre. Oh ! bien sûr, ce ne sont d’ordinaire que quelques images, mais enfin, elles sont là, et si constamment qu’on ne peut manquer de s’en étonner. J’ai d’abord cru que ma passion pour les livres – en grec cela se dit “monomanie”, ce qui est désobligeant – m’induisait en erreur. Mais non. ”

“ Ma première hypothèse serait de considérer ces épisodes comme une sorte d’hommage que le cinéaste rend au littéraire. Car la plupart de ces films, comme d’ailleurs celui qu’on tourne, sont des adaptations plus ou moins réussies de romans plus ou moins réussis. Le cinéma est un art impur. ”

“ La seconde est la suivante : une librairie, surtout d’ancien, offre l’image d’une vie casanière, tournée vers le passé, un peu ennuyeuse peut-être, mais si tranquille. C’est un espace protégé, un cocon, comme était la thébaïde de Valery Larbaud – le premier écrivain à m’avoir fait connaître en France – qui comptait quinze mille volumes de toutes les couleurs. Quant au libraire, on ne peut l’imaginer qu’en vieux célibataire à l’air bonhomme ou alors un peu bougon, détestant le présent, et qui maugrée pour peu qu’un client entre dans sa boutique : il le dérange. La librairie et celui qui l’habite évoquent le contraire des images que suscite en nous l’idée d’espionnage, celles d’une vie cosmopolite, aventureuse, pleine de péripéties et de dangers, et aussi celles d’une vie masquée. Mais justement : quel meilleur masque pour un espion que celui de libraire ? L’imagination se plaît à rêver sur les contraires et à renverser les apparences. ”

“ Enfin, l’espion, comme le libraire, est à la recherche de documents inaccessibles. Le libraire rêve du livre introuvable, d’une édition rare ou clandestine, d’un livre unique soit parce que les autres ont disparu, soit parce que telle différence matérielle – une gravure en plus dans telle édition qu’aucun bibliographe n’a encore mentionnée – le rend singulier. L’espion est aussi, comme le libraire, un lecteur capable d’estimer d’un coup d’œil l’importance d’un document au milieu de mille autres, – et de le photographier avec son minox. Il est capable de lire, parce qu’il est versé dans la cryptographie, derrière quelques phrases d’apparence anodine, le message secret qu’il recèle. Les lecteurs d’aujourd’hui n’ont-ils pas tous appris à l’école qu’une œuvre littéraire dissimule un sens caché qu’il leur faut déchiffrer ? Tous sont devenus des cryptographes. Je ne sais ce que vaut cette conception qui fait de la littérature un rébus. Ni plus ni moins qu’une autre sans doute, c’est-à-dire peu de chose. ”

Borges continuait ainsi à dériver. Il n’attendait pas de réponse. Il lui suffisait de sentir une présence. Il était susceptible de parler longtemps. Puis, brusquement, il s’arrêtait, comme surpris et un peu honteux d’avoir dit toutes ces choses, et il prenait congé en hâte. Je ne vous garantis pas que tout ce que ma mémoire vient de vous rapporter soit exact. »

*

Borges avait-il réellement participé à ce tournage ? Était-il l’homme qu’on voit de dos, sortant de la librairie ? Devais-je accorder un entier crédit à David Morgan ? Ami de

l'écrivain et fin connaisseur de son œuvre, peut-être s'était-il plu à inventer cette supercherie. Je voulus en avoir le cœur net. Après bien des recherches pour localiser ses archives, j'entrai en contact avec Jorge Helft qui, en 1980, créa à Buenos Aires, une fondation, la Fondation San Telmo, où il est loisible de consulter désormais sa précieuse collection de *borgesiana*.

Sa secrétaire m'a fait la grâce de me transmettre deux documents dont elle pensait qu'ils étaient susceptibles de m'intéresser, me signalant aussi au passage que l'étude clinique de Lélut sur Socrate et son démon appartenait à la bibliothèque de Borges. Le premier est une affiche du film qui représente en gros plan le visage tourmenté de l'homme qu'on a vu entrer dans la librairie, le chapeau rabattu sur les yeux, le col de son manteau relevé. Il braque un revolver démesuré vers le spectateur. Il se détache sur un ciel d'orage jaune. En plus petit, sur la gauche, on aperçoit une créature brune aux cheveux ondés, en robe de soirée collante, les épaules nues : elle crispe la main sur le téléphone de la cabine rouge où, poursuivie, elle s'est réfugiée. Le second document est une lettre de David Morgan adressée à Borges où peut se lire cette phrase : « Vous avez bien fait de ne vous montrer que de dos dans *The blind spy* : c'est un navet. » Et il ajoute, dans une parenthèse : « encore qu'un goût raffiné à l'excès puisse conduire à apprécier les "peintures idiotes" ». J'avais enfin obtenu la preuve que Borges avait bien figuré dans *L'Espion aux yeux froids*, – à moins qu'ils n'aient été de mèche, lui et David Morgan, pour manigancer cette innocente supercherie.

Gérard Farasse est professeur émérite de littérature française à l'Université du Littoral - Côte d'Opale et codirige la *Revue des Sciences Humaines* (Université de Lille III). Universitaire et écrivain, il a publié récemment *Collection particulière* (Le Temps qu'il fait, 2010), *Dubuffet, Paysage du Pas-de-Calais II* (Invenit, 2010), *Francis Ponge, vies parallèles* (Alcide, 2011), *Dentelle, dit-elle* (Le Rosier grim pant, 2011), *Usages du livre* (Presses universitaires de Paris Ouest, 2013).